Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

74 | 1998
Anthropologie des choix alimentaires

Pourquoi les Massa préfèrent-ils le sorgho ?

Heurs et malheurs de la riziculture irriguée au Nord-Cameroun

Why do the Massa People Prefer Sorghum ? Good and Bad Fortunes of Irrigated Rice-Growing in North-Cameroon

Claude Ardit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2674>

DOI : 10.4000/jda.2674

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1998

Pagination : 117-131

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Claude Ardit, « Pourquoi les Massa préfèrent-ils le sorgho ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 74 | 1998, mis en ligne le 07 mai 2009, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2674> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.2674>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Journal des anthropologues

Pourquoi les Massa préfèrent-ils le sorgho ?

Heurs et malheurs de la riziculture irriguée au Nord-Cameroun

Why do the Massa People Prefer Sorghum ? Good and Bad Fortunes of Irrigated Rice-Growing in North-Cameroon

Claude Arditi

- 1 L'alimentation des Massa se compose principalement de sorgho rouge pilé et vanné puis transformé en farine après avoir été broyé. Le mil chandelle et le *muskwari*¹ entrent aussi dans la composition de certains plats mais de façon secondaire. Le sorgho rouge est consommé entier sous forme de pâte (« la boule ») ou de bouillie, et sert aussi à la préparation de la bière. Les différentes variétés de sorgho rouge sont appréciées en fonction de leur aptitude à faire l'objet de telle ou telle préparation. On prend de façon générale deux repas composés de boule accompagnée de sauce (condiments, poisson frais ou séché, viande) et une bouillie à laquelle on ajoute du lait frais constitue plus particulièrement le petit déjeuner. Pour exprimer la notion de vie on utilise l'expression « manger la boule de sorgho ».
- 2 Le cycle cultural du sorgho, des semailles à la récolte, s'accompagne de pratiques rituelles. Prières et offrandes sont effectuées par le prêtre traditionnel (*mul nagata*) dans le but de protéger les champs des intempéries et des esprits malfaisants. Le maître de la terre (*bum nagata*) joue aussi un rôle essentiel car ses interventions, en direction des êtres surnaturels, visent à déterminer le moment favorable à chaque opération culturale. Son pouvoir s'étend aussi aux autres activités économiques (pêche, élevage, etc.). Les chefs de famille effectuent ensuite les mêmes rituels dans leurs enclos. Chez les Massa la nourriture est considérée comme un don de la terre mère et ses utilisations font l'objet d'un strict contrôle social².
- 3 D'après la seule enquête nutritionnelle réalisée dans les années 1980 dans un village massa (Koppert, 1981), le sorgho rouge fournit 80 à 90% de l'énergie et la majeure partie des nutriments, avec une consommation moyenne d'environ 700 g par adulte et par jour. Le poisson, avec une moyenne de 150 g, apporte une grande quantité de protéines

animales. La consommation de lait (de l'ordre de 90 g par jour et par personne) est réservée pendant la saison des pluies aux femmes et aux enfants. L'alimentation n'est pas identique durant toute l'année et, quand la pluviométrie est normale, c'est après la récolte du sorgho qu'elle atteint son niveau le plus élevé³.

- 4 Dans les années 1960 l'ensemble des populations massa est évalué à 152 000 personnes réparties de part et d'autre de la frontière séparant le Cameroun et le Tchad. Environ 75 000 personnes vivent dans le Nord-Cameroun dont près de 35 000 dans le département du Mayo-Danay, lieu d'implantation du projet SEMRY⁴. La zone concernée compte en 1990 environ 50 000 personnes.

L'organisation sociale et économique

- 5 En pays massa, ni le village ni le quartier ne possèdent traditionnellement d'inscription dans l'espace et l'habitat se caractérise par une forte dispersion. Les enclos appelés *zina* en massa, lieux de résidence du chef de famille, de ses frères cadets, de leurs épouses ainsi que de leur descendance, et parfois d'autres parents (veuves...) comptent en moyenne cinq à six personnes. Certains chefs de famille, polygynes, et possédant une importante descendance peuvent cependant avoir plusieurs dizaines de personnes sous leur autorité. Le pays massa est divisé en *nagata*, unité territoriale, dont chacune est placée sous l'autorité magico-religieuse du « maître de la terre » (*bum nagata*) qui joue le rôle d'intermédiaire entre les divinités locales et l'espace habité et cultivé. Il intervient par des sacrifices d'animaux avant les semailles des principales plantes cultivées, particulièrement du sorgho rouge qui constituait, avant l'installation de la SEMRY, la culture la plus importante pour les Massa, et la céréale la plus appréciée.
- 6 À l'intérieur de la *nagata*, le chef d'enclos (*bum zina*) est dépositaire de droits d'usage sur les terres. Il en hérite, et doit les transmettre à la génération suivante. Le groupe familial cultive un grand champ (*sina wolla*) de sorgho rouge et chaque mère de famille a la possibilité d'exploiter un champ dont elle peut gérer la production à sa guise. Chaque homme, membre du *zina*, peut aussi défricher un champ de brousse dont la production lui revient en propre. Après la récolte, le sorgho rouge cultivé dans le grand champ est stocké dans le grenier du chef d'enclos. Au centre de la cour, chaque femme dispose d'un grenier proche de sa cuisine.
- 7 Le sorgho rouge, dont il existe de nombreuses variétés⁵ qui sont choisies en fonction de leur cycle végétatif (90 à 130 jours) et des conditions pluviométriques et pédologiques, est en général semé vers la mi-juin et récolté entre la fin septembre et la fin novembre, en fonction des variétés. Les rendements moyens ont été évalués à 600 kg/ha (sorgho en grains). Dans le sud du pays massa, on connaît sous l'influence des Toupour⁶, le sorgho repiqué qu'on ne rencontre que dans les champs de brousse. Les cultures secondaires (sésame, haricots et pois de terre) occupent de faibles superficies tandis que dans les champs de sorgho rouge des plantes telles que le gombo, l'oseille de Guinée, etc., permettent de varier la composition des sauces accompagnant la « boule ».
- 8 Les cultures de rente, coton, arachide, et riz, ont été introduites le plus souvent de façon coercitive, du moins au début, dans le but de pouvoir percevoir l'impôt de capitation en numéraire et sans considérer leurs effets sur la production alimentaire. C'est dans cette perspective que l'administration coloniale a nommé en pays massa des responsables sur

le modèle de la chefferie peule, à différents niveaux (village, quartier) et les a progressivement dotés de responsabilités qui sont restées limitées.

La pêche et l'élevage

- 9 Les Massa vivant dans les *yaéré*⁷ ont l'habitude de pêcher toute l'année car le Logone est un fleuve très poissonneux. Les engins, pour la plupart en vannerie, sont adaptés aux différents lieux de pêche. Les filets, les fils, les hameçons et le plomb s'achètent au marché et coûtent cher.
- 10 Les Massa élèvent des volailles, des ovins, des caprins et des bovins. Ces derniers jouent un rôle social très important et de nombreuses institutions sont fondées sur leur existence. Le troupeau familial exprime en effet la richesse du groupe dans la mesure où il lui permet d'acquérir des épouses et d'augmenter sa descendance. Les bovins ne peuvent quitter le groupe familial que pour procurer des épouses. La compensation matrimoniale connaît une certaine stabilité (8 à 14 têtes) malgré l'existence d'un marché fluctuant. La constitution de la dot nécessite l'accumulation d'une richesse importante et son paiement peut en réalité s'échelonner sur de nombreuses années.
- 11 Le bétail peut faire l'objet de prêt appelé *golla*, et sert aussi à organiser des cures de lait gourou pendant la saison sèche. Les bovins sont gardés par les hommes et, après la traite matinale, ils sont conduits au pâturage. Les vols de bétail dans l'intention de constituer la dot étaient dans le passé très fréquents, entraînant des guerres entre groupes voisins.
- 12 Le système de production des Massa combine de manière harmonieuse l'agriculture, la pêche et l'élevage. L'importance relative de chaque activité dépend aussi bien des conditions climatiques que de la localisation dans l'espace des groupes et des ressources naturelles dont ils disposent. Cette diversification des activités économiques permet de minimiser les risques climatiques, et de fournir une alimentation suffisante et variée indispensable à la reproduction de la force de travail familiale.

L'introduction de la riziculture irriguée

- 13 Après diverses tentatives, peu fructueuses dans l'ensemble, de développement de la riziculture irriguée par des Européens sur les bords du Logone à partir des années 1950, un projet est élaboré dans les années 1960. Financé par la suite par plusieurs bailleurs de fonds il donne naissance en 1972 à la SEMRY⁸. Plusieurs milliers d'hectares de rizières sont réalisés en pays massa. La SEMRY est chargée de l'encadrement des producteurs après avoir obtenu la concession des terres aménagées pour une durée de 99 ans avec les objectifs suivants :
 1. la réduction de l'insécurité alimentaire des populations⁹ ;
 2. la mise à la disposition des paysans de nouvelles techniques leur permettant de satisfaire leurs besoins économiques et leur aspiration au mieux-être ;
 3. la création d'un pôle de développement régional ;
 4. l'approvisionnement en riz du marché national (et la réduction des importations) ;
 5. la diffusion d'idées et de techniques.
- 14 Il s'agit donc d'un projet classique (Arditi, 1985) dans la mesure où l'on se propose de produire localement une denrée importée : le riz, considéré comme stratégique pour

l'autosuffisance alimentaire du pays¹⁰, avec le double objectif d'approvisionner le marché national et de réduire les importations qui grèvent l'équilibre de la balance du commerce extérieur. L'analyse économique et le taux de rentabilité élevé sont élaborés par les bailleurs de fonds¹¹ comme si le Cameroun, et particulièrement le nord du pays, constituaient des entités économiques et sociales indépendantes complètement séparées de leurs voisins, en particulier du Nigeria. L'expérience a montré qu'au contraire ce pays, et surtout le Borno State, entretient des liens historiques et économiques avec le Nord-Cameroun qui se traduisent de nos jours par un commerce frontalier, le plus souvent clandestin, très important. Les coûts de production du riz irrigué, conséquence de choix techniques et économiques¹², ont pour effet de mettre la production de la SEMRY en situation défavorable vis-à-vis des importations, et ceci même dans le nord du pays, lieu d'implantation des périmètres irrigués.

- 15 Les diverses tentatives tardives pour écouler le riz de la SEMRY à Douala et Yaoundé, principaux lieux de consommation, pour y concurrencer le riz importé, n'ont jamais été couronnées de succès. Ceci s'explique d'une part par des coûts de transport élevés qui n'assurent plus un prix concurrentiel au delà de Ngaoundéré, et de l'autre par un taux de brisures important ne correspondant pas aux habitudes alimentaires des consommateurs des centres urbains du sud. Les interventions de toute nature (jumelage, péréquation) qui ont caractérisé les actions successives de l'État pour tenter de protéger la filière riz n'ont pas davantage été couronnées de succès et c'est surtout par des subventions périodiques importantes que la SEMRY a pu survivre.

Les transformations socio-économiques liées à la riziculture irriguée

- 16 Les transformations socio-économiques, qui ont eu pour théâtre les aménagements hydro-agricoles de SEMRY I depuis plus de 20 ans, sont, sans aucun doute, les plus importantes qu'aient connues les Massa de la région de Yagoua. Comment les différentes composantes du système de production ont-elles réagi vis-à-vis du surcroît de travail lié à la double culture annuelle¹³ ? Quelles activités ont été réduites ou abandonnées pour assumer le calendrier cultural du riz ?
- 17 L'activité rizicole (double culture de 1976 à 1986) s'est peu à peu intégrée au système de production des Massa (agriculture, élevage et pêche). Les techniques intensives (principalement le repiquage)¹⁴ ont été assimilées rapidement et ont permis d'obtenir des rendements moyens élevés estimés à 5 t/ha et des revenus monétaires importants. Le développement de la riziculture irriguée a nécessité de nombreuses adaptations et des changements importants des comportements des paysans en matière de production et de consommation alimentaire. Cette évolution a suscité de nombreuses résistances et des oppositions plus ou moins ouvertes de la part des producteurs dans la mesure ou des contradictions, voire des incompatibilités, se sont manifestées entre la riziculture et les activités hors périmètres.
- 18 La stratégie des responsables de la SEMRY, qui n'a jamais été formulée explicitement, repose sur l'hypothèse suivante : la riziculture irriguée constitue dans la région l'activité économique la plus rentable en termes de revenus monétaires (rendements élevés, prix du paddy, appui technique, etc.) et devrait donc peu à peu supplanter toutes les autres. Cette rentabilité est fondée sur le fait que la SEMRY contrôle totalement la filière (de la

fourniture des semences à l'achat du paddy) et que les paysans sont assurés d'écouler la totalité de leur production à un prix fixé connu d'avance¹⁵. Ceci représente un avantage décisif par rapport aux céréales cultivées dans la région (sorgho et *muskwari*) ou aux autres activités (élevage et pêche) dont les conditions de production et de commercialisation sont toujours aléatoires.

- 19 Avant la diffusion de la riziculture irriguée par la SEMRY, le coton était la principale culture commerciale du Nord-Cameroun et sa production atteignait déjà 90 000 tonnes en 1970¹⁶. Il avait été introduit dans les années 1950 et constituait de ce fait la culture commerciale de référence. Sa rentabilité sociale et économique a fait par conséquent l'objet de la part des paysans de comparaisons avec les nouvelles spéculations qui leur étaient proposées.
- 20 À l'époque de son introduction le riz est, à l'instar du coton, considéré comme une culture purement commerciale dans la mesure où il ne fait pas partie des habitudes alimentaires des Massa qui sont chargés d'en assurer la production. Conscients de cette situation, les responsables de la SEMRY souhaitent que les paysans changent leurs habitudes alimentaires et introduisent progressivement le riz dans leur système de consommation. Ainsi les cultures de sorgho et de *muskwari*, réalisées à l'extérieur des périmètres et qui concurrencent parfois fortement la riziculture irriguée, seront peu à peu délaissées et les paysans pourront ainsi affecter toute la force de travail familiale à la riziculture .
- 21 On espérait ainsi que s'atténueraient les incompatibilités entre les deux systèmes au profit de la production de paddy et que le riz prendrait, peu à peu, sa place dans le système alimentaire. Il passerait ainsi, dans cette perspective, du statut de culture purement commerciale à celui de produit vivrier jouant un rôle fondamental dans la sécurité alimentaire des producteurs. C'est sans aucun doute pour amorcer ce processus que la SEMRY a, dès le départ, permis aux producteurs de conserver 10% de leur production de paddy, destinée selon la terminologie en vigueur à l'autoconsommation. Les Massa, riziculteurs de la SEMRY ont-ils répondu à l'attente des responsables du projet et ont-ils suivi la voie qui leur était tracée ? L'évolution souhaitée s'est-elle réalisée ? Il est permis d'en douter fortement.

Attribution des parcelles rizicoles

- 22 Les périmètres de la SEMRY sont irrigués par 4 stations de pompage qui alimentent 10 « casiers ». À l'intérieur de chacun d'eux, l'eau est distribuée à partir d'un canal primaire, qui alimente des canaux secondaires. Ces derniers à leur tour assurent la distribution de l'eau dans des canaux tertiaires. L'unité de gestion hydro-agricole est le quartier qui se subdivise en parcelles d'un demi-hectare, appelées « piquets », qui constituent les superficies minimales attribuées aux riziculteurs.
- 23 Les textes réglementant le fonctionnement de la riziculture stipulent que le faire valoir direct de la parcelle irriguée doit être respecté et qu'en conséquence seul l'attributaire et sa famille doivent effectuer les principaux travaux¹⁷. En conséquence, le nombre de personnes actives constitue théoriquement un critère permettant de déterminer la superficie à attribuer à chacun d'entre eux.
- 24 Dans les faits, d'autres facteurs ont été pris en considération en fonction de conjonctures locales et la SEMRY n'a pas, semble-t-il, décidé seule de l'affectation des parcelles. Des

commissions qui comprenant les autorités coutumières et les représentants de l'Administration locale ont, en effet, été constituées.

- 25 Les relations entre la SEMRY et les paysans ont été caractérisées par l'absence de règles claires et transparentes et le statut juridique du riziculteur n'a été élaboré qu'en 1984. Auparavant la SEMRY s'arrogeait le droit de retirer la parcelle au paysan qui ne respectait pas les consignes de l'encadrement, fraudait à la collecte, ou vendait du paddy sur le marché parallèle. Elle l'attribuait ensuite à d'autres demandeurs. Il a fallu attendre 1982/1983 pour qu'un texte, ayant l'aval du préfet du Mayo-Danay, sorte de règlement des rizières, soit promulgué. Chaque exploitant devait le signer et s'engageait à respecter le règlement qui n'était en réalité qu'une liste de contraintes.
- 26 La SEMRY laissant l'attribution des parcelles à la discrétion des encadreurs, ceux-ci ont tendance à privilégier les demandeurs solvables (fonctionnaires et commerçants) et à leur attribuer plusieurs piquets¹⁸. Ces derniers sont en général cultivés par des salariés (*kerena*) dont les paysans « sans piquet » peuvent faire partie. Cette situation est une conséquence directe de la double culture annuelle dans la mesure où seules les unités de production familiales disposant d'une force de travail (familiale ou salariée) suffisante peuvent assurer régulièrement les deux cycles de culture, tout en continuant à exercer des activités agricoles à l'extérieur du périmètre. Les petites unités de production familiales ne réalisent, quant à elles, qu'une seule récolte par an et doivent donc délaissier leur piquet de façon provisoire. L'intensité de l'activité rizicole liée à la double culture a pour effet qu'une proportion de paysans, difficile à évaluer, la pratique de façon intermittente en changeant fréquemment de parcelle (et de nom)¹⁹ afin d'échapper au paiement de la redevance. La difficulté d'identifier de façon rigoureuse les riziculteurs permet à ces derniers grâce à de nombreux subterfuges de réintégrer le périmètre après en avoir été expulsés (passage d'un « casier » à l'autre).
- 27 Ainsi s'est peu à peu mis en place un véritable « nomadisme rizicole » en opposition totale avec les objectifs déclarés, accentué par le fait qu'avec les années, et en l'absence d'une politique de responsabilisation des paysans en matière foncière²⁰ ou de gestion de l'eau, certaines parcelles sont délaissées car mal irriguées. La conjonction de ces facteurs a pour effet de rendre de plus en plus difficile la perception de la redevance, et nécessite l'instauration d'une politique visant à expulser périodiquement les mauvais payeurs. Un véritable « marché des piquets » est né, caractérisé par la redistribution d'une partie importante du périmètre à chaque campagne. Cela permet à de nombreux non paysans de pratiquer plus ou moins durablement la riziculture. En l'absence de titre foncier, les parcelles ne peuvent ni être cédées ni être transférées par héritage. En revanche, la location s'est développée et perdure encore de nos jours. Elle procure un revenu (de l'ordre de 20 000 F CFA/piquet) pour ceux qui disposent de plusieurs piquets ou préfèrent s'adonner temporairement à d'autres activités. Le marché des piquets, contrôlé par l'encadrement, fournit à des paysans la possibilité de disparaître avec leur récolte de paddy afin de ne pas payer la redevance²¹ quand celle-ci est supérieure à la production de la parcelle irriguée.
- 28 Environ 25% des producteurs récoltent moins de 4 t/ha et 25% plus de 6 t/ha. La diversité des rendements, qui résulte de stratégies familiales différentes et de conditions physiques, dont le producteur n'est pas toujours responsable, a des incidences directes en matière de paiement de la redevance et de revenus monétaires²². Le tableau suivant met en relation les niveaux de rendement et le pourcentage représenté par le paiement de la redevance.

Incidence des rendements (en t/ha) sur la redevance

	%
3,0	67
3,5	58
4,0	50
4,5	45
5,0	40

- 29 On voit clairement que les faibles rendements sont fortement pénalisés et que ceux qui les obtiennent ont intérêt à se soustraire, d'une façon ou d'une autre, au paiement de la redevance.

La situation des femmes

- 30 La mise en œuvre de la force de travail familiale sur les parcelles irriguées concerne l'ensemble du groupe domestique. De façon générale les femmes ne peuvent, à l'exception des veuves, être attributaires d'une parcelle²³. Elles participent pourtant, comme dans la culture du sorgho, à toutes les opérations culturales sur les rizières. D'après les études réalisées par C. Jones (1982), 58% du travail est effectué par les femmes. Les hommes étant attributaires des parcelles, ils assurent la vente du paddy et bénéficient des revenus monétaires. Ils n'en rétrocèdent à leur épouse qu'une somme d'environ 10 000 F CFA par piquet et quelques cadeaux en nature. Par réaction, beaucoup de femmes préfèrent travailler comme *kerena*²⁴ à la journée sur des parcelles n'appartenant pas à leur famille (le salaire est d'environ 500 F CFA/jour).
- 31 Même en situation de sécheresse les paysans ont continué à cultiver des champs de sorgho car il n'est pas socialement envisageable de ne pas produire les céréales nécessaires à l'alimentation du groupe familial. Avec le temps le riz semble avoir perdu, au moins partiellement, son image de culture commerciale dans la mesure où il s'est progressivement intégré à l'alimentation massa. Il demeure pourtant une culture totalement profane car les périmètres sur lesquels il est cultivé et dans lesquels règne la ligne droite, symbole de rationalité, ne relèvent d'aucune forme de pouvoir de la société massa. Il ne s'est pas, comme le souhaitaient les responsables de la SEMRY, totalement substitué au sorgho rouge. On ne dispose pas de données quantitatives ou qualitatives récentes permettant d'apprécier la nature de l'évolution des comportements alimentaires²⁵. On doit cependant remarquer que le riz n'est pratiquement jamais consommé en grains. Il fait l'objet, comme les autres céréales, d'une transformation en farine, que l'on mélange le plus souvent avec du sorgho pour obtenir la boule, base de l'alimentation. Les proportions dans lesquelles sont associées les différentes farines dépendent de nombreux facteurs, dont le prix du sorgho quand il est acheté²⁶ n'intervient pas en dernier. Il est arrivé qu'en année de sécheresse, comme ce fut le cas en 1984, son prix le place hors de

portée de nombreux riziculteurs qui consommèrent alors presque exclusivement du riz. Ce genre de situation n'est pas perçu de façon positive et c'est la plupart du temps à contre cœur que l'on s'y résout. Les Massa considèrent, à juste titre semble-t-il, le riz comme un aliment moins nutritif que le sorgho. Ils déclarent souvent que pour avoir assez de force physique pour cultiver du riz deux fois par an il est indispensable de consommer beaucoup de sorgho²⁷.

- 32 La SEMRY a eu, dès l'origine, pour politique d'éloigner les animaux des rizières par crainte des dégâts que ceux-ci peuvent occasionner au réseau d'irrigation. Les bovins auraient pu sans doute être utilisés pour la traction animale (charrettes pour le transport du paddy ou charrues dans certains cas) comme ce fût le cas dans d'autres opérations de riziculture irriguée (Office du Niger au Mali, etc.). À la SEMRY, au contraire, la production végétale et animale ont été totalement séparées.
- 33 De nombreux paysans pensent que l'élevage est l'activité qui a le plus durement subi le contre-coup de l'installation des aménagements. On a vu qu'en matière d'alimentation ou de fonctionnement d'institutions fondamentales telle que la dot, la société massa doit pouvoir disposer à tout moment de son cheptel bovin. On constate, de fait, une baisse des effectifs bovins dans la zone SEMRY (1 bovin pour 4 habitants) alors qu'à l'extérieur en zone non-rizicole le rapport est d'un bovin pour 2 habitants. Cette situation a eu des conséquences sur la production et la consommation de lait.
- 34 La pêche dans le Logone a aussi subi les effets de la SEMRY car les importantes quantités d'eau pompées pour la riziculture ont, surtout durant les années de sécheresse, sérieusement affecté la production halieutique et la consommation de poisson.
- 35 La SEMRY s'inscrit dans une longue série d'opérations « de développement » menées depuis la période coloniale dans le but de garantir la sécurité alimentaire des populations. Bien que son cahier des charges ait prévu dès l'origine une diversification des activités agricoles et pastorales, ses responsables successifs ont eu la production rizicole comme seul et unique objectif. Pourquoi la mémoire des échecs est-elle, en matière de développement, toujours absente ? écrivait déjà G. Sautter (1958).

BIBLIOGRAPHIE

- Arditi C., Baris P. & Barnaud M, 1983. *Évaluation socio-économique du projet SEMRY au Cameroun*. Paris, ministère des Relations Extérieures – Coopération et Développement.
- Arditi C., 1985. « Quelques réflexions socio-économiques sur la riziculture irriguée dans le Nord-Cameroun », *Bulletin de l'Association Française des Anthropologues*, 20, : 59-82.
- Gariné (De), 1964. *Les Massa du Cameroun – vie économique et sociale*. Paris. PUF.
- Jones C., 1982. *The Effects of the Intrahousehold Organisation of Production and the Distribution of Revenue in the Participation Office Cultivation in the SEMRY Rice Project*. Yaoundé, CRED.
- Koppert S., 1981. *Kogoyna – Étude alimentaire, anthropométrique et pathologique d'un village massa du Nord-Cameroun*. Wageningen, Université des sciences agronomiques.

Périssé J., 1966, *L'alimentation en Afrique Intertropicale*. Thèse de Pharmacie (Paris).

Sautter G., 1958. *Le chemin de fer Bangui-Tchad dans son contexte économique régional*. Bangui, Société civile d'études du chemin de fer de Bangui au Tchad.

NOTES

1. Terme peul qui désigne le sorgho repiqué.
2. La consommation de nourriture volée était censée provoquer la mort.
3. L'alimentation massa est d'après cette enquête la plus élevée, parmi les 25 réalisées (Périssé, 1966), au point de vue calorique et consommation de protéines animales.
4. Société pour l'expansion et la modernisation de la riziculture de Yagoua.
5. 17 d'après De Garine (1964).
6. Population voisine des Massa.
7. Terme peul qui désigne les terres exondées.
8. Dont les activités se poursuivent de nos jours.
9. Le choix de la région de Yagoua comme lieu d'implantation du projet s'explique par les possibilités d'irrigation offertes par le Logone. L'existence de populations locales qu'il a fallu utiliser pour sa mise en œuvre a plutôt été considérée comme un obstacle par les développeurs dans la mesure où le recrutement de travailleurs salariés était jugé préférable. Que les Massa n'aient pas souffert de malnutrition montre, à l'évidence, que les objectifs assignés aux projets de développement relèvent d'une autre logique que celle des populations locales.
10. On doit remarquer que d'une part le riz n'était pas cultivé traditionnellement au Nord-Cameroun et que de l'autre, ce choix a été, depuis, fortement critiqué.
11. Principalement la Banque Mondiale qui après avoir constaté la parfaite réalisation des aménagements s'est retirée car le riz se vendait mal.
12. Surtout le labour avec de gros tracteurs dont le coût est payé par le paysan dans la redevance qu'il doit acquitter à chaque campagne à la SEMRY. Les autres postes qui composent cette redevance sont l'amortissement des périmètres, l'encadrement, les engrais, etc.
13. On estime qu'une campagne rizicole se déroule sur environ 95 jours dont 34 sont consacrés au repiquage et 24 à la coupe.
14. Déjà connu des populations cultivant le *muskwari*.
15. La grave crise de surproduction qu'a connue la SEMRY en 1987 a mis fin à cette situation : le prix du paddy est passé de 78 à 45 F CFA et la SEMRY a dû renoncer à son monopole de décorticage et de vente du riz.
16. Elle est en 1997 de 235 000 tonnes.
17. Cette disposition s'est révélée incompatible avec la pratique du repiquage qui pour être effectuée rapidement nécessite le recours à une main-d'œuvre salariée.
18. Certains casiers proches de Yagoua font ainsi l'objet d'une forte demande qui émane de citoyens (fonctionnaires, encadreurs de la SEMRY et commerçants).
19. Ceci était possible en l'absence d'état civil.
20. Malgré des promesses d'attribution de titres fonciers « aux bons riziculteurs » et la création de groupements de producteurs à partir de 1984, la SEMRY dispose toujours d'un monopole foncier.
21. Et de vendre leur riz sur le marché parallèle ou à la SEMRY sous le nom d'un autre paysan.
22. Elle a été calculée sur la base de 2 t de paddy par hectare.
23. On ne peut qu'être frappé par la similitude avec la situation qui caractérise les zones cotonnières dans lesquelles les épouses ne peuvent pas disposer d'un champ personnel.
24. Travailleur rémunéré à la tâche.

25. On peut s'étonner qu'un projet de cette importance n'ait jamais été doté d'une cellule de suivi-évaluation chargée d'étudier les changements de comportement des paysans. C'est le plus souvent lors de la survenue d'une grave crise qu'une étude était commandée. Les recommandations étaient rarement prises en considération.

26. Certaines années de forte sécheresse (1984) le prix des céréales pluviales était en moyenne deux fois plus élevé que celui du paddy acheté aux paysans.

27. Il est aussi indispensable d'en fournir aux *kérena* que l'on emploie.

RÉSUMÉS

Depuis 1972 la Société pour l'Expansion et la Modernisation de la Riziculture de Yagoua a pour objectif de développer la production rizicole en pays massa afin d'approvisionner le marché du Cameroun et de réduire les importations. Plusieurs facteurs s'opposent au succès de l'opération : éloignement des centres urbains du sud dans lesquels la demande est localisée, faible prix du riz importé et absence de protection de la production locale, culture intensive du paddy (double récolte annuelle), et non prise en compte du système de production massa dans ses diverses composantes (culture du sorgho, élevage, pêche, activités artisanales). Alors que le sorgho rouge est une culture sacralisée et constitue la base de l'alimentation, la SEMRY interdit sur les périmètres irrigués toute autre production que le paddy. Après bientôt trente ans l'opération de développement est passée d'un modèle intensif à fort encadrement à une situation de libéralisation de la filière (fin du monopole d'achat et de la transformation artisanale du paddy). Bien que conçue après de nombreuses expériences similaires (Office du Niger au Mali, SAED au Sénégal, etc.) la SEMRY n'a, semble-t-il, tiré aucune leçon du passé.

Since 1972 the aim of the Society for the Expansion and Modernisation of Rice-growing in Yagoua (SEMRY) has been to develop rice production in Massa country in order to supply the Cameroon market and reduce imports. Several factors stand in the way of the success of the task : the remoteness of the southern urban centres in which demand is localised; the low price of imported rice and the lack of protection of local production ; the intensive cultivation of paddy (biannual harvests) and the failure to take into consideration the various components of the Massa system of production (sorghum cultivation, breeding, fishing, craft activities). While the cultivation of red sorghum is regarded as sacred and represents the staple diet, the SEMRY has banned all food production other than paddy in its irrigated areas. After almost thirty years the development project has undergone a change from being a well-supervised model of an intensive nature to a situation of liberalization of the domaine (the purchasing monopoly and the manual transformation of paddy coming to an end). Although created in the wake of numerous similar experiments (the Niger Office in Mali, the SAED in Senegal, etc.), the SEMRY has, it appears, drawn no lesson from the past.

AUTEUR

CLAUDE ARDITI

URA 94